

LE
PASSE-TEMPS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature — Beaux-Arts — Musique — Biographies — Nouvelles

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

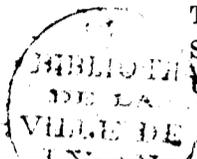
14, Rue Confort, 14

V. FOURNIER, directeur

SEUL VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ABONNEMENTS

TROIS MOIS. 2' »
SIX MOIS. 4 »
UN AN. 8 »



LÉON CLADEL



Cladel (Léon-Alpinien) littérateur français, est né à Montauban en 1835 d'une famille d'ouvriers. Il quittait son pays natal en 1857 et venait à Paris occuper une place de clerc chez un avoué. Mais l'étude du droit ne convenait pas à sa nature fantaisiste et il ne tarda pas à laisser son emploi pour entrer dans la littérature.

Collaborateur de la « Revue fantaisiste » du « Nain Jaune », il publia en 1862 son premier volume : les *Martyrs ridicules*. Puis, s'inspirant de ses convictions socialistes, il donna une série de livres qui provoquèrent tous une vive émotion : *Pierre Patient*; les *Va-mu-Pieds*; *l'Homme de la Croix-aux-Bœufs*; *Une Maudite*, qui lui valut une condamnation.

A cette liste nous devons ajouter le *Bouscassé*, qui fonda sa réputation; *Ompdrailles*, *le Tombeau des lutteurs*; *Bonshommes*; *Crête Rouge*; *l'Amour Romantique*; le *Deuxième Mystère de l'Incarnation*; *Kerkadec*, *garde-barrière*, etc., etc.

Léon Cladel a succombé le 20 de ce mois aux suites d'une maladie dont il souffrait depuis quelques mois. Il laissera non seulement le souvenir d'un écrivain de première valeur, mais aussi celui d'un homme de cœur.

Sommaire

Léon Cladel	LA RÉDACTION
Causerie.	LUCIEN.
Echos artistiques.	P. B.
On loge à la nuit (sonnet).	F. GARÇIN.
Ce que c'est qu'un Préfet	MARTIAL-MOULIN.
Quatuor de Quatrains.	G. MONAVON.
Chronique pour rire : Têtes de Turcs	FRANC-SILLON
Joséphin SOULARY (sonnet).	M. LENTILLON.
Une Plage : St-Brévin-l'Océan	Tony D'ULMES
Faits l'un pour l'autre (suite).	R. TRÉMADEUR
Le Caveau Lyonnais	X.
Bulletin financier.	X.

CAUSERIE

J'ai assisté aux concours du Conservatoire avec une régularité et une conscience qui — je le dis sans fausse modestie — m'auraient valu la croix du Mérite agricole, si le gouvernement savait toujours récompenser le dévouement.

Car c'est — vous en conviendrez — un véritable dévouement que d'entendre quinze ou vingt fois le même morceau de piano, de flûte ou de clarinette.

Je suis convaincu que si on avait dit à Ravachol : « Votre vie sera prolongée de façon à ce que vous puissiez assister aux concours du Conservatoire », il aurait répondu sans hésiter : « Qu'on me conduise à l'échafaud. Je n'ai pas mérité cet horrible supplice. »

Ce supplice est doux, paraît-il, pour certaines gens, car il y avait foule à ces concours, spécialement à ceux de la comédie et de l'opéra, qui constituent une façon de spectacle gratuit, mais fort heureusement pas obligatoire.

Il est vrai que le public était composé en majeure partie de parents et d'amis des concurrents et surtout des concurrentes : aussi n'avait-on pas jugé utile d'avoir recours à la claque pour chauffer l'assistance. Les parents et amis s'en étaient chargés.

Ils ont apporté dans les fonctions de claqueurs, tant d'ardeur et d'enthousiasme, que M. Aimé Gros, directeur du Conservatoire, s'est — au concours de chant — irrité des applaudissements distribués à tort et à travers, surtout à travers car ils étaient d'autant plus chaleureux que le chanteur criait plus fort. M. Aimé Gros, dans un de ces petits speachs familiers dont il a le secret, a invité le public à montrer plus de discernement dans ses bravos. « Qu'on le sache bien, a-t-il dit en terminant,

au Conservatoire nous avons la prétention d'apprendre à chanter et non à crier. »

C'était une petite leçon que la bonhomie avec laquelle elle a été faite, a fait accepter : le sucre ayant dissimulé l'amertume de la pilule.

Je n'entends pas rendre compte des concours du Conservatoire, dont les journaux quotidiens ont parlé longuement, mais je désire consigner quelques réflexions à ce sujet.

Il y a au Conservatoire deux catégories d'élèves bien distinctes : ceux qui se destinent au professorat, et ceux qui se destinent au théâtre.

Aux premiers, on enseigne un instrument, qui leur permettra plus tard de se créer une position honorable, soit en tenant une place dans un orchestre, soit en faisant du professorat.

Ce sont là les élèves particulièrement intéressants.

Ils ne sortent pas — comme on disait autrefois — de la cuisse de Jupiter, ils sont, pour la plupart, les fils ou les filles d'honnêtes ouvriers, et étaient destinés par leur origine à un travail manuel.

Le Conservatoire leur facilite une profession des plus honorables, qui, en les élevant dans la hiérarchie sociale, leur assure financièrement parlant une situation supérieure à celle de leurs parents. Telle jeune fille, par exemple, qui eut été une couturière comme sa mère, et eut gagné péniblement un franc cinquante par jour, en tirant l'aiguille de cinq heures du matin à dix heures du soir, devenue maîtresse de piano, pourra même avec une médiocre réussite, gagner une dizaine de francs par jour en donnant, à prix excessivement réduits, quelques heures de leçons. La situation, on le voit, ne se ressemblait pas.

J'ai connu autrefois un élève du Conservatoire qu'on avait surnommé, je ne sais pourquoi, « Peau de lapin ».

Son second prix de violon, remporté au Conservatoire, il entra à l'orchestre des Concerts Bellecour, puis il disparut de Lyon.

Quelques années après, je le retrouvais à Paris à l'orchestre des Bouffes, m'ayant aperçu au cours de la représentation, il vint — pendant l'entr'acte — me serrer la main, et nous causâmes de Lyon, naturellement.

Comme au cours de cette conversation je lui avais fait observer qu'il avait entrepris une singulière carrière :

— Que dites-vous, me répondit-il ? Mais ma

carrière est excellente et je ne la changerais pas contre une autre. Il faut avant tout voir le point de départ. Mon père est *regrôleur* dans une échoppe aux environs de l'église Saint-Bonaventure, et quand — au bout d'une journée de dix heures — le brave homme a gagné sa pièce de trois à quatre francs, il s'estime très heureux. Si, ce qui était tout indiqué, j'avais fait ce que fait mon père, j'aurais l'agrément de racommoder les chaussures de mes contemporains, et j'aurais entraîné perpétuellement la misère. Au lieu de cela je vis très honorablement et très agréablement. Avec le théâtre et quelques leçons, je gagne une quinzaine de francs par jour, l'été je prends un engagement dans quelque casino de ville d'eaux, où je passe trois ou quatre mois d'une façon charmante. Vous le voyez donc je n'ai rien à regretter, au contraire.

« Peau de lapin » avait cent fois raison. Je ne trouvai rien à lui répondre.

Les classes d'instruments sont toutes très remarquables au Conservatoire. Il n'y a que des éloges à faire à M. Aimé Gros sur la direction donnée par lui aux études. Le but poursuivi est complètement atteint, et tout élève qui sort du Conservatoire avec un prix, a un brevet de bon professeur.

La seconde catégorie d'élèves se compose, je l'ai dit, de ceux se destinant au théâtre.

A ceux-là le Conservatoire — je parle spécialement des chanteurs — rend souvent un bien mauvais service en leur facilitant une carrière plus féconde en déceptions qu'en succès, car tel qui a rêvé de briller au Grand Opéra, est en fin de compte tout heureux de trouver une situation dans un café-concert.

Avec du travail, on peut toujours devenir un bon musicien, mais on ne saurait avoir la prétention de devenir un chanteur si on n'a pas de la voix ; c'est le lièvre sans lequel, d'après la *Cuisinière Bourgeoise*, il est impossible de faire un civet.

Comme les voix sont excessivement rares, on reçoit au Conservatoire, faute de mieux, des élèves ne donnant que des espérances qui se réalisent bien rarement.

Au lieu d'être si indulgent, le Conservatoire devrait se montrer excessivement sévère en ce qui concerne l'admission des chanteurs, et n'ouvrir ses portes qu'à ceux ayant l'étoffe suffisante pour pouvoir dans l'avenir occuper convenablement un emploi dans un théâtre tel que celui de Lyon, Marseille, Toulouse, etc.

Il ne saurait être le Conservatoire d'artistes destinés à devenir les étoiles d'un beuglant quelconque, et qui ne seront dans leur profession que des ratés.

LUCIEN.

ÉCHOS ARTISTIQUES

Pendant son séjour à Bayreuth, M. Bertrand a traité avec le ténor Van Dyck, qui rentrera à l'Opéra, dans les *Maitres Chanteurs*, au mois d'avril prochain.

Les études de cet ouvrage commenceront au mois de novembre, les costumes et les décors sont déjà commandés.

De son côté, M. Taillefer, le nouveau directeur du théâtre de Lille, s'est assuré par traité

le droit de représenter le *Vaisseau Fantôme*.

Décidément il en est de Wagner, comme du galon : quand on commence à en prendre, on ne s'arrête plus.

**

Chose surprenante : à mesure que Wagner s'implante en France, son étoile tend à pâlir en Allemagne.

Les représentations de Bayreuth pourraient bien avoir vécu pour un certain temps.

En tous cas il n'y aura pas de représentations l'an prochain. Ainsi l'ont décidé vingt-trois délégués du *Wagner Verein* réunis en solennelle séance à Bayreuth. Les affaires du *Wagner Verein* ne vont pas très bien : onze cents membres ont donné leur démission depuis l'an dernier.

De plus, on a constaté que les chanteurs formés par le maître n'en peuvent plus et qu'il faut du temps pour en former de nouveaux, ce qui aura lieu à Bayreuth avec l'argent que l'on eût consacré aux représentations de l'an prochain.

**

M. Périer qui a obtenu — la semaine passée — le premier prix de chant au Conservatoire national de musique, vient d'être engagé à l'Opéra-comique.

M. Périer est le frère de « Kam-Hill » dit : le chanteur à cheval.

Mlle Wyns, premier prix de chant du concours de femmes, sera engagée à l'Opéra pour le rôle de *Dalila*.

**

Le temps me durait — et à vous aussi, probablement — d'entendre parler de *Thérèse*.

La diva populaire doit créer le rôle principal de *Responsabilité*, la pièce que M. Alfred Bonsergent a fait recevoir au Théâtre Moderne.

Responsabilité! ce titre m'intrigue, et je me méfie d'autant plus, que *rien n'est sacré pour un sapeur!*

Je ne dis pas cela pour M. Alfred Bonsergent.

**

Nous avons parlé du « pont d'or » fait à Mlle Emma Calvé — de l'Opéra-comique — par MM. Abbey et Grau : 500,000 francs pour une tournée en Amérique du 1^{er} décembre au 15 avril !

Mlle Calvé vient de payer à M. Carvalho, son directeur, le dédit stipulé dans son engagement, soit 100.000 francs.

Calypso ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse, je présume qu'à ce prix-là, M. Carvalho se consolera facilement du départ de sa pensionnaire.

**

Petite statistique des visiteurs de la maison de Shakespeare à Strafford.

Anglais, 9,546 ; Américains, 5,385 ; Australiens, 174 ; Canadiens, 121 ; Allemands, 91 ; Français, 41 ; Néozélandais, 34 ; Italiens, 31 ; Indiens, 28 ; Hollandais, 24 ; Africains, 23 ; Chinois, 10 ; Russes, 9 ; Belges, 8 ; Espagnols, 6 ; Suisses, 6 ; Norwégiens, 4 ; Brésiliens, 4 ; Suédois, 2 ; Danois, 2 ; Roumains, 1 ; Japonais, 1 ; et... 2 indigènes des îles Fidji.

Pas curieux, les Français, n'est-ce pas ? Mais je me demande ce que les deux indigènes des îles Fidji qui — pour la circonstance — avaient dû remplacer par un complet de trente-

neuf francs, le pagne traditionnel, allaient chercher dans la maison de Shakespeare ?

Toujours étonnant le *puffisme* anglais.

**

Le vent souffle aux reprises.

La Comédie-Française va reprendre *Une Chaîne* de Scribe, et les *Inutiles* d'Edouard Cadol.

Elle a repris — tout récemment — la *Méromanie* de Piron et le *Mercure galant*, de Boursault.

L'ex-directeur de l'Odéon, M. Porel, va inaugurer son nouveau théâtre avec la *Dame aux Camélias*.

Les Variétés répètent la *Vie Parisienne*, opérette commise — il y a vingt ans — par Meilhac et Halévy avec la complicité du maestro Jacques Offenbach.

Tout cela nous reporte loin en arrière, et donne de l'actualité à la façon originale avec laquelle Nestor Roqueplan expliquait la *manie des reprises*, qui sévissait déjà de son temps.

Il arrive quelquefois — je n'ose dire souvent — que des prodiges se réveillent avec beaucoup de pantalons et pas un sou de crédit.

Ce jour-là, ils étalent devant eux tous les vêtements dédaignés, toutes les élégances mises au rebut, toutes les bottines dont la forme leur avait plu pendant une heure.

Et ils se disent :

« Mais voilà un pantalon que j'ai eu tort d'oublier dans mon armoire.

» Un léger coup de fer rendrait cette cravate fort mettable.

» Un collet de velours referait à cet habit une virginité.

» Voici deux paires de bottines qui, vernies d'un habile pinceau, pourraient me mener encore quelques semaines.

» Cette paire de gants n'est que fripée. Cette autre n'est que décousue.

» Sans compter tous les gilets que j'ai donnés à mon domestique et dont je m'accommoderais fort en ce moment. »

Toute la garbe-robe y passe, et notre prodigue se trouve tout à coup en possession d'une apparence sortable.

Il y a de même certains jours où une littérature avec beaucoup d'œuvres en circulation, se voit dépouillée de toute espèce de crédit auprès du public.

Ne pouvant plus se payer des choses nouvelles, elle passe en revue toute sa vieille garde-robe et cherche la manière de vivre là-dessus.

P. B.

ON LOGE A LA NUIT

La maison fut jadis la paisible retraite
De gens heureux ; on voit de l'autre splendeur
Des vestiges partout ; la façade refaite
Offre un masque lépreux sur un fond de douleur.

C'est là que chaque nuit ramène l'homme en quête
D'un instant de repos ; cette maison fait peur,
Car à la nuit tombée, il semble qu'elle arrête
Et que ses jours douteux distillent le malheur.

Mais pourtant au printemps, à la saison bénie
Fleurit près de son seuil, ô cruelle ironie !
Comme il ferait ailleurs, un frais et beau lilas,

Et lorsque l'aube luit, que l'on met à la porte
Le dormeur engourdi, distrait, il en emporte
Un brin en s'en allant d'un pas traînard et las.

François GARCIN.

CE QUE C'EST QU'UN PRÉFET

I

Je vous parle, ma foi, d'une trentaine d'années. Dans ce temps-là, j'étais un gros moutard à la figure rouge et joufflue; mes cheveux blonds, toujours un peu ébouriffés, s'échappaient par grosses touffes de dessous mon petit bonnet d'indienne et pendaient le long de mes joues sur mes épaules, comme de grands favoris; une forte mèche, se dressant rebelle, formait une houppe sur le côté droit de mon front. J'étais vêtu d'un tablier de cretonne et de culottes à corsage, fendues derrière (il va sans dire qu'un pan de chemise débordait par la fente et que je mettais serviette à toute heure).

Pendant la sainte journée, je gaminais avec de bons compagnons de mon espèce sur les graviers de la Drôme, à la rage du soleil ou à la pluie, sans chapeau, et bien souvent nu-pieds. Il paraissait que tout de même je n'étais pas laid, et que je n'avais pas l'aspect repoussant. ni l'air mauvais diable, car je me souviens que les commères et les grandes filles étaient empressées à m'embrasser, quoique leurs caresses me fissent crier comme un sorcier, et quoique je ne fusse pas toujours bien débarbouillé.

II

Une fois... c'était un jour de semaine, et il faisait même bien beau temps; cependant, presque personne de mon village d'Aouste n'était allé travailler aux champs et nous n'avions pas école. Le père Cadet Odon avait publié le matin, au son du tambour, qu'il fallait rentrer les fumiers, balayer les rues, chacun devant soi et pavoiser les maisons (Pavoiser les maisons?... Moi, je ne savais pas alors ce que c'était, mais on m'expliqua que cela signifiait mettre des drapeaux). On avait planté à l'entrée du village, du côté de Crest, juste en face de la maison du père Mourier, deux grandes perches garnies de buis, avec des drapeaux à leur cime (une de chaque côté du chemin). Les gens étaient endimanchés. Cadet Odon, qui avait été canonnier, tirait les boîtes de temps en temps : on aurait dit que c'était « la Vogue ».

Mais, ce qu'il y avait de plus beau, c'étaient les pompiers!!! Il me semble que je les entends et que je les vois encore, quand ils remontèrent la grand'rue. D'abord, venaient les sapeurs avec leurs longues barbes noires, leurs larges tabliers blancs et leurs belles haches toutes neuves; ils levaient la tête d'un air fier, ne parlaient à personne et balançaient en marchant leurs grands bonnets à poil ornés de plumets rouges. Ensuite, arrivaient les quatre tambours qui battaient à faire trembler les vitres; puis, les pompiers, quarante au moins, presque tous au pas; avec leurs casques, leurs fusils et leurs baïonnettes qui brillaient comme des miroirs au soleil.

M. Tavan, qui était le capitaine, marchait en tête, avec ses épaulettes toutes d'or sur les épaules et son sabre nu à la main. Et le pauvre Coupier, qui resta ivre, le bienheureux pendant les trois quarts de sa vie, suivait derrière, sautillant sur ses jambes courtes, raide comme un pal de fer, rouge comme un vieux pompon de grenadier, moitié vêtu en soldat, avec un ancien veston crasseux et un grand bonnet de police. Nous, marmailles, nous courions après Coupier, comme nous pouvions.

Les habitants qui n'avaient pas l'honneur d'être pompiers, stationnaient sur le seuil de leurs portes pour voir défiler la compagnie. Je me redressai fièrement, quand je passai, avec l'arrière-garde devant notre maison : Ma voisine Mélanie Athénor, une grande jolie fille, avec qui je devais, à cette époque, me marier, était penchée à sa fenêtre; de l'autre côté de la rue, la mère Rapine, une vieille amie à moi, guignait à travers les cages de ses pinsons; mais je ne leur parlai point, il me semblait que j'étais moi-même presque pompier.

III

Après avoir fait le tour du village, pour s'exercer à marcher et aussi un peu, je crois, pour se faire admirer, les pompiers prirent la route de Crest, avec la marmaille toujours à leurs trousses, et tout le monde disait : « C'est le *Préfet!* le *Préfet!* qui vient à Aouste! M. le Maire et M. Edouard vont lui parler. »

« Le *Préfet!*... Le *Préfet!*... Mais, qu'est-ce que cela peut bien être? » pensai-je en moi-même, « le *Préfet?* Dans tous les cas, il faut que ce soit quelque chose de bien extraordinaire, puisque l'on fait pareil remue-ménage quant il vient ». Et le trac me prenait, j'avais bien envie de m'en retourner chez moi; mais l'aiguillon de la curiosité me poussait en avant et je suivais toujours les autres; j'avais un point de côté à force de courir.

Arrivée en face de la maison de Baptiste Canova, la compagnie s'arrêta, et Cadet Odon fit seul quelques pas, sur le chemin qui montait à droite vers le quartier des Aras, pour découvrir plus au loin sur la route de Crest; il devait tirer deux boîtes pour avertir dès qu'il apercevrait le *Préfet*.

Le *Préfet!* toujours le *Préfet!*... Mais enfin, que diable cela pouvait-il donc bien être que ce *Préfet!*...

Nous étions réunis quelques moutards en arrière des pompiers, près de la rigole d'arrosage, à l'entrée du pré de mon cousin François Vieux; il y avait la Magnétou, Soury, Lambert, Fabre des Essarts, Paul Canova, Maurice Faure, Mortal, Belœil et d'autres, venus de l'autre côté du pont, que je ne connaissais pas encore, et qui me paraissaient méchants. Magnétou était presque un *grand*, il portait déjà un pantalon à bretelles et peut-être un *gilet*; il avait aussi une *ceinture à plaque et une casquette*; les autres crapauds, qui ne mettaient encore que des culottes à corsage et des bonnets, avec la serviette au derrière, se seraient autour de lui, pour écouter respectueusement ce qu'il disait... Je crevais d'envie de savoir... Enfin, réunissant tout mon courage : — Qu'est-ce que c'est que cela, le *Préfet?* demandai-je à Magnétou.

— Tu ne sais pas ce que c'est que le *Préfet!* répondit-il, en se moquant de moi; et les autres crièrent en se moquant comme lui : « Il ne sait pas ce que c'est que le *Préfet!*!! Il ne sait pas ce que c'est que le *Préfet!*!! »

— Non je ne sais pas, repris-je, honteux et confus de mon ignorance; mais, va, je t'en prie, dis-le-moi, mon petit Magnétou, tu seras un bon garçon.

— Le *Préfet!*... Le *Préfet!*... Le *Préfet!*... dit Magnétou; vous ne l'avez jamais vu, vous autres; mais je l'ai vu, moi, une année qu'il vint chez M. Tavan. Le *Préfet?* C'est une diligence avec quatre gendarmes : deux devant et deux derrière.

— Hé bien! oui, ajoutèrent les autres, je le savais!

Je suis convaincu, maintenant, que ces marmailles n'en savaient pas plus que moi et qu'ils venaient simplement d'apprendre, en même temps que moi, de la bouche de Magnétou, ce que c'est qu'un *préfet*. Les enfants sont comme les hommes; ils veulent toujours paraître plus savants qu'ils ne le sont.

IV

Je dois reconnaître que la réponse de Magnétou m'avait un peu abasourdi; je n'aurais pas cru que le *Préfet!* fût une diligence avec des gendarmes; je m'étais même presque figuré que ce devait être une sorte d'homme ayant une moustache rousse, habillé de gris et d'un peu de jaune, avec un sabre vert et un chapeau d'or à trois cornes. Mais, je ne doutais point une minute de l'exactitude du renseignement que l'on venait de me donner : Magnétou portait *bretelles* et *gilet*; de plus, son père était fermier chez Monsieur Tavan! Comment aurais-je osé soupçonner qu'il avait pu se tromper?...

V

Vous allez me dire, peut-être, que je ne tardai pas à voir, de mes propres yeux, ce que c'était qu'un *Préfet?* Eh bien, non, je ne vis rien ce jour-là. Tout à coup, deux coups de boîtes retentirent à nos oreilles; M. Tavan se mit à crier quelques paroles et les pompiers remuèrent tous; il arrivait une masse de gens avec des voitures, sur la route de Crest; j'entrevis vaguement M. Gresse, le maire, qui avait mis une ceinture de trois couleurs comme un drapeau; alors, en compagnie de quelques mioches affolés comme moi de terreur, je courus me cacher chez Baptiste Canova, sous la grande table de la pauvre Vierge, sa femme, qui était repasseuse.

Lorsque nous sortîmes de notre cachette, il ne restait plus personne sur la route, et les derniers pompiers rentraient dans le village au son du tambour. Et voilà comment il se fait que j'ai cru pendant longtemps ce que m'avait dit Magnétou : qu'un *préfet* était une diligence avec quatre gendarmes, — deux devant et deux derrière.

MARTIAL-MOULIN.

QUATUOR DE QUATRAINS

L'IDÉAL

L'idéal, feu céleste, emporte la pensée
Comme un songe envolé vers l'orient vermeil :
Telle, quittant la fleur, la goutte de rosée
Monte pour se suspendre aux lèvres du soleil!

MÉTAMORPHOSE DE JEUNE FILLE

Au souffle du printemps, le bouton devient fleur ;
De même éclot la vierge, et l'enfant devient femme :
Son cœur s'est dilaté pour contenir son âme,
Et son sein s'arrondit pour contenir son cœur.

LA PUDEUR

Sous l'arbre défendu, la pudeur prit naissance ;
Seule, elle peut encor remplacer l'innocence ;
Au charme des vertus, son doux charme est égal...
Hélas ! elle est aussi le premier pas du mal !...

LA JUSTICE DIVINE

La justice de Dieu, c'est la pitié sublime
Qui, sous le réproavé, discerne la victime,
Et dès lors peut garder pour ce front criminel,
La paix et le pardon, ces deux baisers du ciel!

Gabriel MONAVON.

CHRONIQUE POUR RIRE

TÊTES DE TURCS

Le ministre plénipotentiaire d'Haïti à Paris, M. Box, s'est ému d'une phrase prononcée par M. l'avocat général Cruppi au cours de son réquisitoire contre M^{me} Reymond.

La phrase qui a froissé la susceptibilité de M. Box est la suivante : « Votre acte est sauvage, nègre, haïtien. »

Pour éviter désormais tout incident de ce genre, M. Ribot va prier ses collègues d'inviter les fonctionnaires placés sous leurs ordres à s'abstenir, dans le langage officiel, de toute expression internationale susceptible de provoquer des réclamations diplomatiques, comme, par exemple, Grec, querelle d'Allemand, gris comme un Polonais, vache espagnole, tête de Turc.

Cette dernière épithète était même passée, récemment, du domaine de la métaphore dans celui des fêtes foraines de la banlieue de Paris,

grâce à un quatuor patibulaire de « casquettes surélevées » de la Villette.

Ces chenapans — répondant aux noms euphoniques de Florian, Dourdet, Bavion et Bizet — avaient imaginé et exploitaient un « truc » inédit consistant à remplacer la grossière *tête de Turc* — en bois — sur laquelle les amateurs, pour la modique somme de dix centimes, essaient leur force à grands coups de « mailloche » par la tête vivante de pauvres diables, qui prêtaient héroïquement leur crâne à cet exercice *assommant*, moyennant le partage de la recette : *un sou* par coup de poing reçu — sans broncher ni riposter — sur l'occiput!

Il est extrêmement fâcheux que cette nouvelle carrière — ouverte par de hardis novateurs aux déclassés « qui ont la tête dure » — ait été brusquement entravée par la police; car il n'est pas douteux qu'en se vulgarisant parmi nos assemblées dirigeantes, cette méthode perfectionnée — remplaçant les artifices oratoires par des arguments *touchants* — aurait exercé la plus heureuse influence sur la marche des affaires publiques.

A la Chambre et au Sénat, les ministres interpellés seraient venus se placer au pied de la tribune, bien à portée de « l'honorable préopinant » qui leur développerait ses objurgations — sur la tête — avec une vigueur bien faite pour montrer aux électeurs ravis que la responsabilité ministérielle n'était plus un vain mot.

Quel dommage qu'à l'instar des ingénieux vauriens devenus — par un injuste retour des choses d'ici-bas — les *têtes de Turcs* de la correctionnelle, les contribuables ne puissent infliger parfois, à leurs législateurs, ce salutaire cassement de tête!

* *

On dit que l'on va rétablir entre Bâle et Mulhouse les relations téléphoniques qui avaient été supprimées en 1889, parce qu'un téléphoniste bâlois avait téléphoné au *Kreis director* de Mulhouse : « Vive la France! »

Nous sommes heureux de constater qu'au banquet qui a suivi le concours fédéral de tir, à Glaris, M. Hanser, président de la Confédération helvétique, n'a pas eu besoin du téléphone pour décocher aux mauvais larrons de la *Triplice* ce petit *speech* significatif et chaleureusement applaudi : « Et si, par suite d'une attaque du dehors, nous devions, à un moment donné, nous départir de cette attitude neutre et prendre la défensive, nous saurions choisir ceux avec qui nous désirerions être alliés. »

Un bon point aux Suisses, qui ne veulent pas se laisser mettre le pied dessus.

* *

On mande de New-York :

« M. Cyrus Fild, le fameux millionnaire, vient de mourir. »

Le pauvre homme!

Cette triste nouvelle nous plonge dans l'affliction... et ses héritiers dans l'allégresse.

Respectons leur douleur; et sachons contenir les élans de notre patriotisme devant la tombe de ce *Crésus*, qui fut *si russe!*...

FRANC-SILLON.

JOSÉPHIN SOULARY

Un front mélancolique, un regard laissant lire
La bonté d'un cœur tendre et sensible à l'excès;
Une bouche un peu fière où l'ironie expire
Dans un air bienveillant et de facile accès.

C'est ainsi qu'on te vit poète dont la lyre
Sut donner à Lyon un Pétrarque français,
Toi qui, dans tes beaux vers, par tant d'art unissais
L'ironique au touchant ou la larme au sourire.

Sur les pas de ta Muse en des sentiers fleuris,
Nous trouvons les amours, les grâces et les ris,
Et l'oreille y perçoit de pures harmonies;

Car ta lyre a ravi, pour en former ses chants,
Les plus brillantes fleurs, les sons les plus touchants;
Ton œuvre a mis ton nom au rang des beaux génies.

J.-M. LENTILLON.

Juillet 1892.

Erratum. — Dans la dernière poésie signée J. Troccon et intitulée *Suprême Exil* au lieu de :

« Je connais bien le rang qu'en tes *pensées* j'occupe »

Il faut lire :

« Je connais bien le rang qu'en tes *pensers* j'occupe »

LES PLAGES

Saint-Brévin-l'Océan

Connaissez-vous Saint-Brévin? — Non. — Comment, vous ne connaissez pas Saint-Brévin le pittoresque, Saint-Brévin le sauvage, Saint-Brévin en forêt, Saint-Brévin en Bretagne, Saint-Brévin, une des sept merveilles des stations balnéaires, Saint-Brévin qui mériterait d'avoir une réputation universelle, Saint-Brévin l'Océan, enfin! — Non. Pourquoi cette désignation « l'Océan »? — Parce que ce n'est pas au bord de l'Océan. — Mais alors? — Alors cette eau grisâtre, jaunâtre, verdâtre, bigarrée comme si elle avait nettoyé toutes les palettes de tous les peintres impressionnistes, cette eau-là, c'est la Loire, parfaitement, la Loire à son embouchure. Appelons donc Saint-Brévin, Saint-Brévin du désert si vous le voulez bien. — C'est donc un désert? Jugez-en, du sable, des pins, des fougères, la savane, la jungle, le maquis et, pour animer un peu le paysage, des huttes, de simples huttes en bois avec des toits de chaume, perchées ci, perchées là, perchées partout, comme au jardin d'acclimatation. — Quels sont donc les animaux qui habitent cette forêt? — Des animaux? S'ils vous entendaient! Le peuple le plus civilisé, le plus élégant, le plus spirituel, le Parisien pour tout dire, mais là, le vrai Parisien — pas d'erreur! — celui qui n'a exploré qu'une fois Vincennes et ne connaît pas Versailles, celui qui vit attaché au sol comme une moule à son rocher, le Parisien de Paris enfin a dit un jour adieu à sa patrie et s'en est venu fonder une colonie où? En Afrique? en Amérique? mon Dieu! non; à Saint-Brévin. Il y a construit des maisons, très coquettes, smilichalets, simili-pagodes, simili-cabanes de pêcheurs, le tout combiné, formant « un petit genre qui a beaucoup de cachet » comme disent les couturières; il y a dessiné des petits jardins, très coquets aussi, avec des petites allées ratissées, des chiens... non, des lions de faïence, des perroquets de carton, des amours de terre cuite, des montagnes de sable, et des cascades, des précipices, des poissons rouges — dame, au bord de la mer! — des jets d'eau, des corbeilles de « géraniums », enfin de tout, de tout, de tout! C'est un bijou, mon cher! Asnières au milieu des pins, en pleine Bretagne, est-ce assez couleur locale! Oh! ces Parisiens, quel goût tout de même!

Voici venir l'été victorieux qui vous chasse hors des villes empuissérées et étouffantes, vite, bouclez vos malles et partez pour cette colonie lointaine et jamais vue. — Mais fait-il

chaud à Saint-Brévin? — Soyez sans crainte. Des jeunes pins au feuillage court vous protègent de l'air mais ne vous protègent pas du soleil; on y rôtit. — A quelle heure le train arrive-t-il? — Le train! Sachez que ce produit de notre civilisation, le chemin de fer, déshonorerait Saint-Brévin du désert. On s'y rend à pied de Pornic, ça n'est qu'à 20 kilomètres. — Est-ce bien approvisionné? — Comme le sont les bois; il y a des pommes de pins à foison. — Alors pourquoi diable va-t-on à Saint-Brévin? — Mon cher, je vais vous le dire: Parce que certains esprits aiment les leurres et que là tout est garanti faux. La mer n'est pas la mer, les précipices ne sont pas des précipices, l'ombre des pins n'est pas de l'ombre; il n'y a de vrai que le Parisien. — Eh bien! franchement, pour élever des poissons rouges en bocal, et pour voir des Parisiens, j'aime mieux rester à Paris. — Et vous avez fichtre! bien raison!

Tony d'ULMÈS.

COURSES DE TAUREAUX

Le Pouly des arènes de la rue Pergolèse doit donner demain, aux Arènes Lyonnaises, avenue Thiers, la première des représentations de gala pour lesquelles il est engagé. Le public sera à l'abri de la pluie et du soleil. Des cars-Ripert stationneront près de la gare de Genève.

FAITS L'UN POUR L'AUTRE

— Suite et fin —

Journal de Germaine Jarlier.

15 mars.

Comme il ne faut pas dire : « fontaine, je ne boirai jamais de ton eau! » Si, dans le temps, on m'avait parlé d'un mari comme celui-là, j'eus refusé tout net, car j'étais sentimentale, et je rêvais un prince charmant, mais en vieillissant, on devient raisonnable, aussi maintenant, comme je vois qu'on ne peut pas faire un mariage d'amour, je veux au moins un mari amusant qui me donne la vie gaie de mes rêves au lieu de l'existence que je mène à la maison.

J'ai été élevée à la 1830; j'ourle du linge, j'allume les lampes; papa appelle ça : « aurea mediocritas ». C'est moi qui l'enverrai promener, son « aurea mediocritas »! Vais-je m'en donner, des bals et des théâtres!

J'ai confié à M^{me} de Remondier mes projets d'avenir; elle les approuve. « Car, dit-elle, ce jeune homme partage absolument vos goûts, il est très gai et très spirituel, cela ne paraît pas dans le monde, mais il se réserve pour l'intimité ». Il doit venir ce soir, maman exige de mes prétendants quinze jours pour les étudier avant d'être fiancés officiellement. Ce n'est pas le premier qui est soumis à l'épreuve réglementaire, c'est le quatrième; à la maison les prétendus sont comme les cuisinières, ils ne restent pas la semaine.

Espérons que celui là me reviendra, car je vais avoir vingt et un an et je veux me marier cet hiver.

Journal de Jean Sormèges.

16 mars.

J'ai été hier chez M^{me} Jarlier; je crois qu'on ne comptait pas sur ma visite car belle maman a paru toute surprise de me voir.

Rien d'apprêté; le salon familial était rangé méticuleusement; la jeune fille travaillait à l'aiguille; c'est suggestif, une femme qui coud, cela évoque des visions de boutons à perpétuité.

Ma future qui a reçu une éducation suivant l'ancienne méthode, s'adonnera j'en suis sûre, aux soins du ménage, n'exigeant ni monde, ni fêtes. Elle parle peu et semble excessivement douce. Sa mère lui a dit de se mettre au piano;

docilement, elle nous a joué une machine de... chose. Je distingue bien un morceau de violon d'un morceau de piano, mais je suis comme les chiens, la musique me prend sur les nerfs.

Je suppose qu'elle étudie pour obéir à ses parents, en tous cas, lorsqu'elle sera ma femme, je lui donnerai un piano parce que cela orne un salon, mais j'aurai soin d'en faire extraire la mécanique.

Je crois que nous nous convenons : elle a beaucoup ri d'une petite anecdote que j'ai racontée, elle ne semble pas sotte.

Journal de Germaine Jarlier.

16 mars.

Hier, en m'annonçant la visite de M. Sormèges, maman avait ajouté :

— Tu ôteras les housses du salon et tu mettras ta robe neuve.

— Mais maman, puisque c'est pour nous connaître, autant vaut nous montrer comme nous sommes généralement, le salon avec ses housses, moi avec ma toilette ordinaire.

Pas du tout, maman tient à une petite mise en scène, aussi l'on s'astique, et, après le dîner on se pose en tableau de famille :

Premier plan, la jeune fille ayant à la main un ouvrage de broderie... commencé depuis cinq ans.

Second plan, maman feuilletant une « Revue des deux mondes... » qu'elle tient à l'envers.

Au fond, en pièce de résistance, papa, enfoui dans un gros volume qui s'appelle : « le digeste » parce que je suppose qu'il aide à la digestion en vous endormant ; sur la table, quelques roses arrangées dans un vase.

Il entre ; il n'est pas si vilain que je le croyais ; ses yeux sont très francs... seulement ses oreilles sont immenses, invraisemblables.

Il raconte une histoire fort drôle ; et puis il adore la musique ! je tiens essentiellement à avoir un mari connaisseur car je raffole de mon piano, j'étudie quatre heures par jour et ma maîtresse m'assure que j'ai un joli talent.

Je lui joue du Shumann, et il semble ému et charmé quand il me dit :

« Cela parle à l'âme, mademoiselle ».

Journal de Jean Sormèges.

19 mars.

Encore du piano ! Du Shumann, me dit-elle. Je me moque pas mal que ce soit du Shumann ou du Chou tout court, pour moi, la musique est le plus vilain des tapages. Chaque soir, j'ai mon petit morceau qu'il me faut avaler sans sourcilier, tout comme la tasse de thé qu'elle m'offre à dix heures. Je ne sais pas si c'est l'émotion, mais elle a une façon de frapper les tasses et les soucoupes qui me font trembler... il me semble qu'elle mettrait en pièces tous mes bibelots si elle les maniait ainsi.

Journal de Germaine Jarlier.

19 mars.

Nous en sommes à sa quatrième visite, et il a raconté la même histoire trois fois. Serait-il rabâcheur ?

Journal de Jean Sormèges.

20 mars.

Je m'en doutais ; la porcelaine est chose fragile, un souffle, un rien la brise. Hier, elle a cassé en deux une tasse de porcelaine. Si elle avait réservé un pareil sort à ma petite bonbonnière de Saxe, je crois que je l'aurais battue !!

Et toujours son impitoyable morceau de piano... oh là là !! dure chose, de faire sa cour !

Journal de Germaine Jarlier.

20 mars.

Un doute m'est venu, oh mais ! quelque chose de grave ! M^{me} de Remondier m'a affirmé qu'il aimait la musique, or, généralement je lui joue

du Shumann, et d'un ton pénétré il murmure : « Oh ! ce Shumann ! » en faisant des yeux blancs. Hier, je prends un rondo de Mozart ; comme je me retourne, cherchant dans son regard une approbation pour la façon classique dont j'ai exécuté, il s'écrie :

« Oh Shumann !! comme c'est exquis !! »

J'avoue que cela m'a un peu déconcertée, si bien que j'ai cassé une tasse... pas la première de la journée, je suis brusque et je brise tout ce que je touche.

Confondre une sonate de Mozart avec un morceau vague et mystérieux !!

Puis vraiment il est bien défraîchi quand on le voit de près ; il a un tas de petits boutons sur le nez et il est d'un vert !!!

Journal de Jean Sormèges.

21 mars.

Cette fois-ci, elle a cassé en mille morceaux le couvercle du sucrier ; est-ce la femme qu'il me faut ?

Journal de Germaine Jarlier.

21 mars.

Aujourd'hui il a pris une fugue de Bach pour un adagio de Beethoven, et il a recommencé son histoire — cela fait la quatrième fois — jusqu'à présent, c'est la seule chose drôle qu'il ait dite. Lui, un homme spirituel ? Allons donc !!

Journal de Jean Sormèges.

22 mars.

Tant qu'elle s'adonnait à la vaisselle, c'était supportable ; hier, la voilà qui accroche une table chargée de livres et d'objets ; un vase se brise ; elle n'a pas l'air surpris :

— Aussi s'écrie-t-elle, quelle idée d'encombrer ainsi les appartements ! Mon idéal, c'est un salon où il n'y ait que des divans et un palmier, au moins, on pourrait se remuer !

Rien que des divans !... j'en ai eu la chair de poule ; moi qui veux un coquet boudoir, tout encombré par ma petite collection. Et puis, elle me semble bien bas-bleu ; une femme qui parle peinture comme un rapin... je ne trouve pas ça poétique.

Journal de Germaine Jarlier.

22 mars.

Il prétendait aimer les tableaux, alors je l'ai interrogé à fond... eh bien, il ne connaît pas un nom de peintre ! Il ignore de quel pays est Rubens et il croit que Watteau est un moderne ! je commence à avoir assez de mon prétendant.

Journal de Jean Sormèges.

24 mars.

Elle cassait trop de vaisselle et elle aimait trop le piano ; au milieu de ce double vacarme, je fus devenu idiot ou fou.

Nous avons rompu tranquillement, en gens du monde.

Mon ex-belle-maman m'avait prié de venir lui parler en particulier ; elle semblait un peu nerveuse.

— Monsieur, je vous avais demandé pour... pour vous dire...

Cela ne venait pas ; sa gêne m'a donné de l'aplomb, et je lui ai allongé que sa fille, quoique charmante, me semblait un peu jeune pour moi.

Ce prétexte était sot, car enfin elle n'a pas rajeuni depuis douze jours, au contraire.

La dame a eu l'air radieuse ; c'est une vraie belle-mère, je suis sûr qu'elle me détestait déjà.

C'est égal, mes pauvres bibelots l'ont échappé belle.

Je crois que la jeune fille me regrettera, je lui plaisais beaucoup, m'a dit M^{me} de Remondier.

Pauvre enfant !!

AVIS AUX DAMES

Broderies à la main pour **Trousseaux, Linge de Table**, etc. — Travail à façon très soigné. — *Prix modérés.*

M^{lle} BOUYGOU

Rue Confort, 14, au 3^{me}

TOUS PHOTOGRAPHES

Le Directeur de la maison de la *Photographie Populaire* met en vente des Appareils photographiques défilant toute concurrence par leur rapidité. 1/20^m de seconde suffit, monture noyer, soufflets toile, et tous les accessoires, produits nécessaires :

N° 0, 1/2 × 9	4 fr. 50
N° 1, avec soufflets, 6 1/2 × 9	9 fr.
N° 2, 9 × 12	17 fr.
N° 3, 13 × 18	32 fr.

Envoi contre mandat-poste au Directeur de la *Photographie Populaire*, 61, rue des Boulets, sauf pour le n° 0 et 1, le port en plus.



DANS TOUS LES BUREAUX DE TABAC

Cahiers à 5 c., 10 c., 20 c.

NIL cartonné (fabrication spéciale), 200 feuilles 10 c.

VERMOREL

A VILLEFRANCHE (Rhône)

350 premiers Prix et Médailles. — Décoration du Mérite Agricole.

PULVÉRISATEUR « ÉCLAIR »

contre le MILDIOU

et la Maladie des Pommes de terre

Eclair, n° 1.. 40 fr.

Eclair, n° 2.. 30 fr.

LA TORPILLE

(de 1892)

Nouvelle Soufreuse

DEMANDER LES TARIFS

DÉPOT A LYON :

Chez MM. RIVOIRE père et fils, 46, rue d'Algérie.

VENTE ET EXPÉDITIONS

DE TOUTES LES

Eaux Minérales Naturelles

FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

Entrepôt général : **E. MAUGUIN**

5, place des Célestins, 5

ANGLE DE LA RUE DES ARCHERS

LYON

Concessionnaire des eaux d'ÉVIAN-LES-BAINS (Source CACHAT), en bonbonnes de 10 et 25 litres.

Journal de Germaine Jarlier.

24 mars.

Il m'ennuie, il m'exécède, il m'assomme; il a encore raconté sa bête d'histoire, puis il a entamé ses souvenirs de collège! comme papa!

Le célibat, le couvent, tout, plutôt que ce mari là!

J'ai dit catégoriquement à maman que je n'en voulais pas. Alors elle lui a écrit un mot, le priant de passer à la maison dans la matinée. C'est moi qui aurais aimé être dans un petit coin afin de voir le nez qu'il a dû faire!

Je n'ai pas eu de détails sur la séance; maman semblait agacée et a seulement dit:

— « Quel cornichon! »

Je suis sûre qu'il est désolé; M^{me} de Remondier disait qu'il était fou de moi.

Pauvre garçon!!

René TRÉMADEUR.

LE CAVEAU LYONNAIS

4^e Concours de chansons inédites.

PROGRAMME

Le *Caveau Lyonnais* ouvre un concours public de chansons inédites.

Ce concours, auquel les membres du *Caveau* ne pourront prendre part, aura lieu dans les conditions suivantes:

1^o Chaque chanson ne devra comprendre au plus que huit couplets:

2^o Les concurrents adresseront leur pièce, sous pli cacheté et affranchi, au président du *Caveau Lyonnais*; M. Camille Roy, 59, cours de la Liberté à Lyon, avant le 31 août prochain. Les pièces envoyées après cette date ne seront pas admises.

Chaque pli, afin de pouvoir être remis intact au jury, devra porter à l'extérieur cette mention: *Concours du Caveau Lyonnais*;

3^o Un second pli cacheté, renfermé dans le premier, devra porter comme suscription le titre de la chanson et contenir intérieurement le nom et l'adresse de l'auteur. Toute chanson signée sera exclue du concours.

Le concurrent qui enverra plusieurs pièces ne sera pas admis à concourir.

Les chansons, primées ou non, restent toujours la propriété des auteurs.

Les manuscrits ne sont pas rendus.

Le jury est composé de sept membres, désignés parmi les membres titulaires du *Caveau Lyonnais*.

Le manuscrit classé premier recevra en prix: Une coupe de vermeil, prix du *Caveau*.

Il sera attribué au manuscrit classé deuxième: Lyon à l'Exposition universelle de 1889, trois beaux volumes avec planches en photogravures, Storck, éditeur.

Cinq mentions honorables, avec inscription aux procès-verbaux de la Société, seront décernées aux auteurs des manuscrits classés avec les numéros 3, 4, 5, 6 et 7.

La proclamation du nom des lauréats et la distribution des récompenses auront lieu dans une fête spéciale, à laquelle les intéressés seront invités en temps voulu.

« **Les Abeilles** » organe des jeunes, fondé en mars 1887, directeur Ch. Longuet, ouvre un nouveau concours littéraire et de musique. Programme et spécimen gratuits et franco sur demande. Ecrire au Directeur à la *Nouvelle Adresse*, 17, rue Croix des Petits-Champs, Paris.

Notre confrère le *Parisien Russe*, organe de la colonie russe de Paris, vient, après une existence de six mois, de se transformer en publication bi-hebdomadaire et paraîtra dorénavant dans le format des grands journaux quotidiens.

Nous commencerons prochainement la publication d'un nouveau feuilleton que nous recommandons bien vivement et en toute sécurité à nos lectrices et à nos lecteurs:

LES RIVALITÉS

par Armand LAPOINTE

sont en même temps qu'une étude de mœurs très fouillée, pleine de charme et d'intérêt, une œuvre d'un style remarquable et débordante d'émotion.

REVUE FINANCIÈRE HEBDOMADAIRE

Nous n'avons rien de particulier à signaler dans la tenue du marché. Il s'est produit en clôture, quelques réalisations qui ont seules empêché les cours d'être maintenus au niveau de la veille.

Le 3% qui finissait hier à 9850 ferme à 98 fr. 72; l'amortissable à 98,80 et le 4 1/2 à 106,45 sont sans changement.

Parmi les Etablissements de Crédit, signalons quelques affaires sur le Crédit Foncier à 1087,50 et 1086,25 et sur la Société générale à 468,75. Le Crédit Lyonnais sans changement est à 790 fr. La Banque de Paris n'a pas été cotée.

Le Suez passe de 2722,50 à 2725 fr.

L'Italien s'est traité à 90,75 à 90,57 dernier cours. Les signes d'une détente dans les rapports politiques et commerciaux sont assez significatifs depuis la nomination de M. Rössmann comme ambassadeur d'Italie.

Le Portugais cote 23 13/16; l'Extérieur 63 1/4 et le Turc 20,52.

Les fonds Russes sont plutôt fermes.

Au comptant; les Méridionaux sont fermes à 621,25.

En Banque, la Morena très en faveur se traite activement à 125,50.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Sommaire du dernier numéro.

GRAVURES. — Marine, La Vie à bord: La journée du Marin, Exercice du sabre. — L'école des signaux.

Portrait (Nécrologie): M. Léon Cladel, homme de lettres. — M. Journault, Sénateur.

Départements, Saint-Cloud: Ruines du Château. — Vue de la Cour d'honneur.

Départements Illustré: Le Puy-de-Dôme.

Mode: La mode en juillet 1892. — Le Lawn-Tennis.

Italie: Eruption de l'Etna.

Beaux-Arts, tableau de Aranda: Une arrestation en Espagne.

TEXTE. — Chroniques: le courrier de Paris, par Pierre Véron.

Départements illustrés: Le Puy-de-Dôme, par Perducat. — La vie à bord par un Marin. — Musique, par A. Boisard.

Actualité: L'Observatoire du Mont-Blanc, par G. Lenôtre.

La Mode, par Ludka, etc., etc.

Nouvelle en cours de publication: Dimanche d'Automne, par André Monselet.

Explication des gravures. — Echecs. — Rébus. — Récréations de la famille. — Bibliographies, etc.

En supplément: Tante berceuse, roman par Jules Mary, illustrations de G. Vuillier.

MUSÉE DES FAMILLES

ÉDITION POPULAIRE ILLUSTRÉE

Sommaire du n^o 29. — 21 Juillet 1892.

Un Entre'Acte au temps d'Annibal, par A. Piazzini. — Gaïeté du temps, par Willy. —

— Histoires de mon Village: Les Enfants de Grand-Pierre, par Eugène Muller. —

Les Pompiers, par M^{me} Anaïs Segalas. —

Le Bois de la Caverne, par A. Mercier. —

L'Ami du Foyer. — Concours. — Mosaïque.

— Histoire naturelle: le Lipa.

PLACEMENT DE TOUT REPOS

à 10 % l'an

Obligations Foncières

Remboursables en 1894, à 500 fr., produisant un intérêt annuel de 37'50 parfaitement assuré. Notice envoyée gratuitement sur demande. Ecrire à MM. CAMAU et Cie, banquiers, 18, rue Labruyère, Paris.

GRAND HOTEL

DE

BELLECOUR

20, Place Bellecour, 20

ÉTABLISSEMENT DE 1^{er} ORDRE

Pour dîners de Noces et repas de Corps.

Eviter les contrefaçons

CHOCOLAT
MENIER

Exiger le véritable nom

Le succès inespéré du *Petit Echo de la Mode* crée de nouveaux devoirs à son administration, dont le but est toujours demeuré le même: Être utile et agréable.

Son utilité ne saurait être mieux prouvée, si ce n'est par quelques extraits de lettres, pris parmi les 300 composant le courrier de chaque matin. Ainsi M^{me} L. Bel..., à Aire, nous écrivait le 19 juin: « Votre journal, *Le Petit Echo de la Mode*, est vraiment le plus utile et le plus attrayant que j'ai jamais lu. Aussi, depuis quelques mois que je le connais, je le lis avec un infatigable plaisir, c'est pour moi comme un ami fidèle que je revois chaque semaine. J'y lis souvent des conseils pratiques, que je mets à profit. Je vous vois toujours répondre à toutes les questions que l'on vous adresse, madame, avec tant de bonté et de bienveillance, que je n'hésite pas à mon tour, etc., etc. »

M^{me} M. de B..., à Agde, nous écrit le 18 septembre: « Lectrice du *Petit Echo de la Mode*, et ayant beaucoup de sympathie pour ce charmant journal, j'ose me permettre d'adresser à monsieur le Directeur ces quelques lignes pour le féliciter sur le goût avec lequel le journal est rédigé. Je veux aussi parler de la toute gracieuse manière avec laquelle monsieur le Directeur répond aux demandes qui lui sont faites; aussi est-ce avec une entière confiance que je m'adresse à lui pour etc. »

Madame Norm..., à Juvigné, nous écrit le 20 septembre; « Bien que je ne sois pas directement abonnée à votre journal *Le Petit Echo de la Mode*, je suis cependant une de ses lectrices les plus assidues. Vos romans ont pour moi un attrait tout séduisant; vos causeries me captivent, elles développent le bon goût, ornent l'intelligence et ont un fonds sérieux qui est le diamant de l'écrin, etc., etc. »

Au point de vue agréable, la sollicitude et la minutie apportée dans le choix des modèles qui illustrent le Journal, le soin avec lequel sont recherchées les primes et occasions offertes à nos aimables lectrices et l'accueil si empressé qu'elles nous ont toujours réservé, nous sont un sûr garant que le Journal a atteint le but désiré.

Le Jury de l'Exposition Internationale de Bruxelles, vient de consacrer le succès du *Petit Echo de la Mode*, en lui décernant la plus haute récompense, une médaille d'Or. C'est la 2^{me} médaille en or que ce vaillant pionnier de la civilisation et de moralisation obtient en deux ans.

Le Petit Echo de la Mode est en vente partout, le mercredi à 0 fr., 10 le numéro. — On s'abonne directement 67, rue de Grenelle, en adressant un mandat poste de 6 francs, à monsieur Orsmi, directeur.

Le Propriétaire Gérant, V. FOURNIER.

A la Grande Maison

DE PARIS

SUCCURSALE DE LYON

4, PLACE DES JACOBINS, 4

(Entrée unique sous la Véranda)

Exposition universelle 1889

MÉDAILLE D'OR

La plus haute récompense.

Exposition universelle 1889

MÉDAILLE D'OR

La plus haute récompense.

HABILLEMENTS, CHAPELLERIE, LINGERIE

Bonneterie pour Hommes, Jeunes Gens et Enfants

VÊTEMENTS SUR MESURE

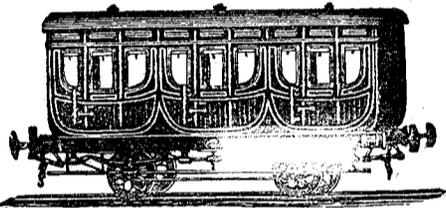
SERVICE D'ÉTÉ VIENT DE PARAÎTRE SERVICE D'ÉTÉ

L'INDICATEUR DES CHEMINS DE FER

de Paris à Lyon et à la Méditerranée, de l'Est de Lyon,
de l'Ouest-Lyonnais et de Lyon à Trévoux.

LE

WAGON

Contenant le service de toutes les correspondances avec les gares de ces diverses lignes.
Le prix des billets simples et aller et retour.

Prix : 30 centimes; franco par la poste : 35 centimes.

EN VENTE

A l'Agence Fournier, 14, rue Confort, Lyon
et dans ses succursales de
St-Etienne, Grenoble, Mâcon, Dijon et Valence
Dans les Gares, Librairies et Marchands de Journaux.

POUDRE PRIVAT

dite VERMIFUGE ROSE, marque
Eléphant, souveraine contre vers et con-
vulsions. Prix : 30 centimes.DÉPOT A LYON: Pharmacie du Ser-
pent, 32, rue Lanterne, et Françon,
12, place Bellecour.

ABONNEMENTS

Sans frais

A TOUS LES JOURNAUX

Français & Étrangers

S'adresser à l'Agence

V. FOURNIER

Rue Confort 14, à l'entresol

LYON

29^e Année. — Même administration que le JOURNAL DES DEMOISELLES

LA POUPÉE MODÈLE

JOURNAL DES PETITES FILLES

ILLUSTRÉ DE 200 GRAVURES ENVIRON DANS LE TEXTE

PARIS : 7 FRANCS PAR AN. — DÉPARTEMENTS : 9 FRANCS. — SEINE : 8 FRANCS.

Chaque livraison renferme en outre :

Cartonnages coloriés. — Figurines à découper. — Décors de théâtre.
Patrons pour poupée. — Surprises de toute sorte. — Musique.La Poupée modèle, dirigée avec la moralité dont le Journal des Demoiselles a
constamment donné la preuve, est entrée dans sa vingt-sixième année.L'éducation de la petite fille par la Poupée, telle est la pensée de cette publication
vivement appréciée des familles : pour un prix des plus modiques, la mère y trouve
maints renseignements utiles, et l'enfant des lectures attachantes, instructives, des
amusements toujours nouveaux, des notions de tous ces petits travaux que les femmes
doivent connaître, et auxquels, grâce à nos modèles et à nos patrons, les fillettes
s'initient presque sans s'en douter.

Envoyer un mandat de poste à l'ordre du Directeur.

ENVOI GRATUIT D'UN NUMÉRO SPÉCIMEN

La maison de banque CAMAU & C^{IE} 48, r. Labruyère, PARIS,
Achète et vend au comptant toutes valeurs françaises et étrangères,
cotées et non cotées ou dépréciées.

Renseignements financiers confidentiels fournis gratuitement.

N. B. — On demande des correspondants très sérieux.

PLANTES D'APPARTEMENTS

Le Régénérateur des plantes, engrais chimique concentré, pour l'ali-
mentation des plantes à fleurs et feuillage ornemental. La végétation produite
par l'usage de cette solution fertilisante est prodigieuse. Non seulement
il donne aux plantes un aspect splendide, une floraison et une feuillaison
étonnantes, mais encore il remet en état les plantes malades ou négligées.
Aux fleurs coupées, il donne une longue durée et un éclat incomparable en
mettant une pincée de cet engrais dans l'eau.

Prix de la Boîte avec notice, 1 fr. 25.

DÉPOT GÉNÉRAL : Aux Petits Docks du Commerce

12, rue Confort, LYON